

# Rencontre avec Jean-Jacques Greif

par Ruth Stégassy

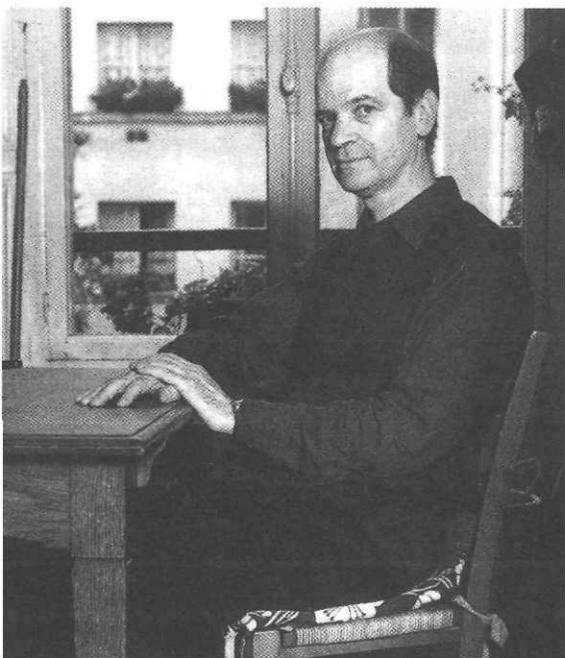
Auteur de nombreux récits qui puisent dans la mémoire de ses proches, Jean-Jacques Greif explique sa démarche d'écrivain et souligne l'importance de la dimension artistique dans la transmission.

**Ruth Stégassy :** Venir vous voir pour parler de mémoire, c'est une évidence. Vous avez tellement puisé dans votre mémoire et dans celle de vos proches pour écrire vos livres !

**Jean-Jacques Greif :** Oui, il y a la trilogie *Une Nouvelle vie Malvina*, *Lonek le Hussard*, et *Sans accent*. Ce sont les histoires de mes parents, puis la mienne, autour de la guerre. Mais vous l'avez remarqué, dans les deux premiers, mes parents sont des héros extraordinaires, alors que dans le troisième, aux yeux du petit garçon, ils sont juste des adultes pénibles. « Sans accent », parce que lui, il n'entend pas l'accent de ses parents. Il sait qu'ils en ont un parce qu'on le dit, mais il n'arrive pas à l'entendre et du coup, il a peur d'en avoir un aussi. C'est mon histoire, je vivais ça très mal. Chez les amis de mes parents, je repérais mieux cet accent. Je les fuyais !

**R.S. :** Mais si à présent je vous demande ce que c'est pour vous que la mémoire ?

**J.J.G. :** Regardez, je vous ai apporté quelque chose... C'est une petite barrette d'ordinateur. Vous voyez ? Là-dessus, il y a huit méga-octets. Huit millions de caractères, vous vous rendez compte ! Moi, j'aime bien les vieux ordinateurs. Souvent,



ils marchent mieux que les plus récents. Dès que j'en ai l'occasion, j'en récupère. Et du coup, je récupère aussi les disques durs. Les gens ne les effacent pas. Une fois, je suis tombé sur le courrier personnel d'une femme qui était en instance de divorce, des lettres conflictuelles... il y avait de quoi faire un roman. Et en même temps, j'ai souffert parce que j'ai réalisé que mes secrets à moi avaient dû atterrir chez quelqu'un. La mémoire, ça veut dire beaucoup de choses. Des gens sans mémoire du tout ne pourraient plus fonctionner, ils ne sauraient même plus terminer une phrase. La mémoire est partout.

**R.S.** : Il y a celle qu'on transmet.

**J.J.G.** : À force de faire le zouave dans les classes, je me suis aperçu que les professeurs de Français casent toujours à un moment ou à un autre l'expression « devoir de mémoire ». C'est devenu un cliché. Quand j'ai commencé à écrire, j'ai cru que c'est ce que je faisais, moi aussi. Mais en fait, pas du tout. La Fondation Spielberg, si. Ils recueillent les souvenirs des gens avant leur mort, et tous ces gens acceptent parce qu'ils savent que c'est utile. Ça, c'est du devoir de mémoire. Mais moi, je n'ai pas du tout commencé comme ça. En fait, mon premier texte était une sorte de conte philosophique, autour de singes qui apprenaient à communiquer par le langage des signes. À ce moment-là, ma mère est tombée malade, elle allait mourir, et tous ses amis sont venus la voir. Ces fameux amis qui avaient cet horrible accent et que je voyais le moins souvent possible. Et là, je me suis dit que ces gens-là avaient des histoires intéressantes à raconter. Mais je ne leur ai rien demandé.

**R.S.** : Pas même à votre mère ?

**J.J.G.** : Si, à elle j'avais demandé déjà

auparavant d'écrire ses souvenirs pour ses petits-enfants. C'est ce dont je me suis servi pour *Une Nouvelle vie Malvina*. Mais à eux, non. Et puis huit ans plus tard, le fils d'un de ceux-là a organisé une grande fête pour les noces d'or de ses parents et j'ai revu tout le monde. Ce jour-là, je me suis senti très fâché contre moi-même parce que je n'avais rien fait. Mais cette fois encore, je n'ai parlé de rien. Et voilà que six mois plus tard, j'en ai rencontré deux par hasard, au Jardin des Plantes. Au beau milieu d'une allée, je leur ai dit que ce serait bien d'écrire toutes ces histoires. Ça leur a beaucoup plu. D'ailleurs, ils déjeunaient tous ensemble dans un bistrot le lendemain, comme tous les jeudis, je n'avais qu'à venir me joindre à eux. Mon père aussi serait là, bien sûr. Moi, je ne savais même pas que mon père avait ce déjeuner hebdomadaire. J'y suis allé. Et pendant des semaines, des années, j'ai recueilli leurs histoires. J'ai écrit plusieurs milliers de pages de souvenirs bruts, qui se recoupaient entre eux puisque tous ces gens se connaissaient. Je n'ai pas trouvé d'éditeur. On me répondait partout : c'est de l'histoire orale, on ne publie pas ça.

Je me suis mis à faire des livres pour enfants. C'était autre chose. Et en fin de compte, j'ai repris tous ces récits, et je les ai entièrement réécrits, pour en faire des romans destinés à la jeunesse. J'ai tout transformé.

**R.S.** : Ah bon ? Mais pourquoi ?

**J.J.G.** : Pour *Kama*, par exemple, dans le récit d'origine, il n'y avait qu'une seule phrase : « j'ai passé deux ans en Asie Centrale ». Dans le livre, il a bien fallu que je meuble, que j'invente des événements ! En fait, les choses se transforment selon la logique romanesque.

J'ai beaucoup réfléchi, beaucoup parlé

avec des élèves. Quand je vais en bibliothèque, en particulier, il arrive que trois classes se succèdent mais la bibliothécaire reste pour assister aux trois rencontres. Les questions sont toujours un peu les mêmes, alors moi, je m'efforce de varier le plus possible les réponses tant j'ai peur d'ennuyer la bibliothécaire. Dans toutes ces réponses différentes, je finis par repérer celles qui me conviennent le mieux. Eh bien j'en suis arrivé à me dire que, au fond, si je me suis intéressé à tous ces vieux, c'est parce qu'ils avaient un réservoir d'histoires. Un peu comme si j'avais trouvé une mine de charbon. La Seconde Guerre mondiale est très romanesque, comparée à d'autres. Prenez la Première. Elle a été très ennuyeuse ! Les gens restaient dans leurs tranchées et se tiraient dessus. C'est pour ça que deux films importants sur cette guerre traitent du même thème : *Pour l'exemple* de Losey, et *Les Sentiers de la gloire*, de Kubrik, parlent l'un et l'autre des soldats qui ont été tués pour l'exemple. On n'a retenu que le romanesque. Tandis que la Seconde Guerre, elle, est truffée d'épisodes romanesques. La Saint-Barthélémy est un autre bon exemple. Là aussi on marquait des gens, on traçait de grandes croix sur leurs portes. Ce sont des choses qu'on se raconte depuis la plus haute antiquité.

Récemment, j'ai assisté à un débat avec Claude Lanzmann, vous savez, sur le thème « peut-on faire du roman avec cette histoire-là ? ». Il était très remonté contre Benigni, il trouvait qu'il n'aurait jamais dû faire *La Vie est belle*. Moi j'estime que Lanzmann et Benigni font la même chose. C'est un récit, construit, c'est du narratif, donc c'est du romanesque. Au fond, si on connaît la bataille de Waterloo, c'est seulement par Stendhal, ou par Victor Hugo. Sinon, qui irait la lire dans les ouvrages des historiens ?

Dans ses *Leçons sur la littérature*, Nabokov

m'a fait comprendre beaucoup de choses. Il raconte par exemple que dans *Anna Karénine*, Tolstoï s'est amusé à glisser un authentique général, qui a vraiment existé. Pourtant, il est évident qu'il existe beaucoup moins qu'Anna Karénine ou Vronski. Et aussi qu'il n'existe encore un peu que dans le roman.

À Rennes, une jeune fille a fait une thèse sur un de mes livres, *Le Ring de la mort*. Elle a pris la peine d'aller chercher le récit autobiographique dont je m'étais inspiré, et elle en a conclu que le mien, qui est largement inventé, fait beaucoup plus « vrai » que l'autre.

**R.S.** : C'est curieux, je vous interroge sur la mémoire, et vous me répondez sur les rapports entre roman et réalité.

**J.J.G.** : Simplement pour vous expliquer que je ne me contente pas de transcrire ce qu'on me dit. Je dois raconter des histoires qui soient intéressantes. Dans *Le Ring de la mort*, par exemple, j'ai inventé un combat organisé par les nazis entre le héros, qui était un excellent boxeur, et un de ceux qu'on appelait les « musulmans », c'est-à-dire un mourant. Du coup, le héros devait décider s'il préférait mourir ou se transformer en assassin. C'est un problème moral qu'on pose depuis Aristote, mais auquel on a rarement l'occasion d'être confronté dans la vie courante. En temps de guerre, on doit constamment répondre à ce type de questions. Vais-je ou non dénoncer mon voisin ? *L'Illiade* et *L'Odyssée* sont déjà des récits de guerre parce que la guerre est un bon décor pour raconter des choses qui concernent l'être humain.

**R.S.** : Tout de même, pourquoi écrivez-vous à la première personne ?

**J.J.G.** : Parce que depuis l'enfance, j'ai toujours aimé les auteurs qui employaient

le « je ». Montaigne, Rousseau, Henry Miller plus tard... À chaque fois, on se demande : c'est un roman, ou pas ? Beaucoup plus tard, je me suis mis à lire les auteurs juifs que j'avais longtemps fuis, comme les amis de mes parents. Et je me suis découvert un goût prononcé pour Isaac Bashevis Singer. J'ai tout lu. Il y a un roman, *Shosha*, dans lequel il met en scène une jeune voisine qui est handicapée. Mais il y a aussi un récit de son enfance, *In my father's courtyard*, dans lequel on retrouve la vraie histoire de Shosha, la vraie voisine handicapée. Je l'ai trouvé encore mieux.

**R.S.** : Vous tenez beaucoup, semble-t-il, à vous démarquer de tout ce qui pourrait être transmission de mémoire.

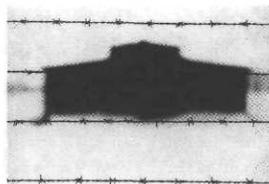
**J.J.G.** : Non, non, il y en a dans tout ce que j'ai écrit, je vous l'ai dit. C'est juste que pour moi, il n'y a pas de devoir de mémoire, il y a la volonté de bien écrire une histoire.

**R.S.** : Ne sont transmissibles que les récits qui sont bien écrits, ou bien racontés. Le devoir de mémoire ce pourrait être d'écrire assez bien pour que ces histoires soient lues.

**J.J.G.** : Ah oui, bien sûr.

**R.S.** : Parce que même si vous ne l'évoquez pas, vous avez toujours eu une activité et un goût pour la pédagogie. Quand vous avez eu des enfants, l'enjeu a été suffisamment important à vos yeux pour que vous les retiriez du système scolaire et pour que vous montiez votre propre école, avec votre femme et quelques amis. Vous m'aviez dit, je m'en souviens, que pour les intéresser à quelque matière que ce soit, il fallait la leur « raconter ». D'ailleurs quelques-uns de vos livres, *Moi, Einstein*, *Moi, Marilyn*, ou *Les Larmes du Samourai* en sont la démonstration directe. Il n'en reste

**Jean-Jacques Greif**



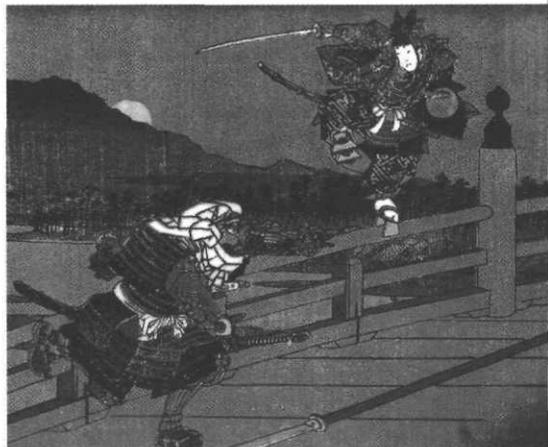
**Le ring de la mort**

Médium

**Jean-Jacques Greif**  
**Moi, Marilyn**



Médium



pas moins que la plupart de vos romans sont tirés de votre propre histoire. On peut donc bien supposer qu'il y a eu volonté de transmission de cette mémoire-là.

**J.J.G.** : C'est vrai, *Moi, Marilyn*, au départ, était une méthode pour apprendre l'anglais. Et *Les Larmes du samourai*, c'est parce que je trouvais dommage qu'on ne connaisse de la culture japonaise que *Dragon Ball Z*.

Au fond, tout s'est toujours fait par hasard. Il y a eu le fait que j'aimais lire des romans quand j'étais enfant, puis il y a eu un souci pédagogique à d'autres moments, et puis j'ai eu, à une époque, l'impression d'un devoir. Il me semblait que tous mes travaux, dans la publicité puis à *Marie-Claire*, où je tenais la rubrique « Moi, lectrice... » c'était pour apprendre à écrire. Que le destin m'avait placé là pour écrire ces récits. D'ailleurs, même bien avant dans le temps, je me souviens avoir noté une conversation entendue dans un bus à seize ans. Et une autre, deux ans plus tard, dans un train. Dans le milieu publicitaire, je m'occupais d'un petit journal, pour lequel je faisais parler des gens. C'est comme ça que je suis entré à *Marie-Claire* : en interviewant quelqu'un qui y travaillait.

**R.S.** : Le fil conducteur, ce seraient les récits de vie ?

**J.J.G.** : Oui, il y a les histoires, bien sûr, mais il y a aussi la manière de les raconter. Une histoire très ténue mais très bien racontée, ça fera un texte magnifique.

**R.S.** : Alors à la limite, il n'y a pas besoin du décor palpitant d'une Seconde Guerre mondiale ?

**J.J.G.** : Si ce n'est qu'à la guerre, il y a des morts. Des choses émouvantes. L'être humain se raconte sa vie au fur et à mesure. On vit avec du langage, du symbole et du

récit. C'est pour ça qu'on aime les faits divers. La veillée au coin du feu, les récits homériques... Il y a toujours eu ça.

**R.S.** : Vous ne croyez pas qu'il y a une différence entre un fait divers contemporain et l'Histoire avec un grand « H » ?

**J.J.G.** : Un jour, j'ai entendu une émission à propos des Indiens Hopi et de leur grammaire, différente de la nôtre : ils n'ont pas tous ces temps, comme nous. Il y a juste ce qui est, et ce qui n'est pas. Et ce qui n'est pas englobe tous nos temps, futur, passé, conditionnel, etc. Ça définit bien ce qui est dans les livres, au fond.

**R.S.** : D'un autre côté, le passage du temps m'intéresse aussi. Prenez des films récents, comme *Train de vie*, ou *Voyages*. Ils ont été faits par des descendants des rescapés, la génération suivante. On sent que le temps a passé et ces récits n'auraient pas pu être faits avant, pas de cette manière-là. Pourtant, il n'y a aucune altération de la mémoire. On est dans la descendance directe de cette mémoire.

**J.J.G.** : C'est vrai, mais les événements historiques meurent, les communautés oublient leur propre histoire. En revanche si les artistes sont passés par là, si le récit a été écrit, on n'oubliera jamais. L'épisode est entré dans l'immortalité.

Dans les milieux musicaux que je fréquente, le siège de Stalingrad, c'est la symphonie de Chostakovitch. Elle est violente, douloureuse, on « entend » le siège. De même que la symphonie Héroïque de Beethoven traduit sa déception quand Bonaparte est devenu Napoléon.

**R.S.** : Alors pour atteindre à l'humain, à l'universel, il faut en passer par là ?

**J.J.G.** : Voilà, c'est ça. La mémoire ne suffit pas, elle a besoin de l'art.